

La vie au travail

COMMENT NE PAS PERDRE SA VIE AU TRAVAIL

On ne s'en souvient souvent plus parce que c'est plutôt un mauvais souvenir, mais c'est toujours un choc quand on entre pour la première fois à l'atelier ou sur un chantier. Ce qui frappe c'est qu'on se retrouve immédiatement dans un état d'infériorité écrasant, accablant.

Si on est un jeune travailleur qui débute, on subit comme une claque le chef qui vous tutoie d'un air hautain. Pire, on voit souvent aussi les autres ouvriers, plus âgés ou simplement plus anciens, nous considérer comme un nouveau qui doit faire ses preuves, en baver, en passer par où eux sont déjà passés.

Ce qu'on a subi en fait d'un seul coup en entrant dans le monde du travail, c'est le poids écrasant de toute la hiérarchie sociale, car c'est au travail que le système est le plus élaboré. Il y a déjà une division entre travail productif et travail improductif. Dans les usines, il y a ceux qui produisent et ceux qui organisent et suivent le travail, et les premiers sont partout moins bien traités, et moins payés aussi. Les premiers sont les ouvriers, les seconds, ce sont les chefs, les agents de maîtrise. Pourtant le travail de l'ouvrier est au moins aussi important, aussi indispensable. Mais ce n'est pas cela qui compte. Ce qui compte, c'est que les patrons veulent utiliser les seconds pour pressurer toujours un peu plus les premiers.

Et puis, les patrons ont inventé toute une hiérarchie au sein des travailleurs eux-mêmes. Il y a des divisions entre différents travaux, que l'on soit régleur, électricien, OS ou femme de ménage. Et il y a même des divisions entre travailleurs qui font exactement le même travail. Chez les OS par exemple, il y a les OS1, les OS2, les OS3 qui, s'ils font exactement le même travail, au même rythme, ne sont pas au même échelon ou au même coefficient et donc ne sont pas payés pareil.

Si les patrons cultivent ainsi les divisions entre nous, c'est bien sûr dans son intérêt. D'abord, cela lui permet de faire faire le travail à certains à un coût moindre. mais plus

encore, cela lui permet de tenter de faire croire à certains d'entre nous que notre adversaire, c'est tel travailleur, parce qu'il aurait, soi-disant, une meilleure place.

Toutes ces divisions, elles sont destinées à camoufler la vraie division, la seule et unique, qui devrait tout le temps compter, la division entre patrons et travailleurs. Le patron vit du travail des autres. Les travailleurs sont plus ou moins mal payés, mais ils ne vivent en tous cas jamais du travail d'autrui.

Tout ce système de divisions forme une sorte de pyramide, avec en bas plus de monde, bien plus qu'en haut. Il ne faut donc pas être très fort en mathématiques pour comprendre que le système revient tout simplement à sélectionner à chaque étape, c'est-à-dire à empêcher au plus grand nombre de monter.

Cette petite lueur d'espoir, c'est dans certaines entreprises la possibilité d'une promotion, de monter pas à pas dans toute cette hiérarchie. Dans d'autres entreprises, où il n'y a pas de "déroulement de carrière" -comme ils disent- c'est simplement pouvoir avoir une meilleure place, exercer un travail moins pénible ou moins salissant, ou plus simplement que les chefs vous fichent la paix.

Alors, que faut-il faire ? Faut-il croire à ce système mordicus, et travailler d'arrache-pied, en pensant qu'on finira par être récompensé par le patron pour qui on s'est dévoué ? Ou faut-il se résigner, se contenter d'attendre en attendant des jours meilleurs, même si on les sait improbables.

Bien souvent, on ne choisit même pas, on est pris dans le moule et puisqu'il n'y a plus d'espoir, on s'est déjà mis à vivre sans espoir. Résultat : sans avoir le temps de dire ouf, on a les raisonnements, les mentalités et les réflexes des vieux, des aigris et des déçus. On est cuit. C'est pour cela qu'on voit certains ouvriers se complaire à dire et répéter qu'ils ne valent rien, et se mépriser eux-mêmes.

Voilà la vie, sans réelles perspectives, qui nous est proposée au travail. Pourtant, c'est là que nous allons donner le meilleur de nous-mêmes, le plus grand nombre de nos heures de vie consciente, et c'est là que nos efforts seront utilisés, organisés, concentrés, pour aboutir à produire quelque chose qui d'utile aux autres.

Mais là encore le monde capitaliste a tout perverti. Le travail de l'ouvrier était un motif de fierté quand celui-ci était un artisan, quand il était maître de ses choix, de sa façon de faire, de ses outils et donc du produit abouti. Ce travail a changé de nature. En quelques dizaines d'années, les patrons du début du dix-neuvième siècle ont su regrouper, de gré ou de force, des ouvriers, découper leur travail en opérations émiettées, les déposséder de leurs outils pour les remplacer par des machines dont ils se sont réservé la propriété, et finalement, être en situation de contrôler aussi le fruit de leur travail.

Du coup, dans les usines, il est devenu rarissime de voir des ouvriers parler avec fierté de ce qu'ils font et dire : "Regardez ce qu'on sait faire, c'est notre boulot." Par contre, tous les patrons utilisent sans vergogne ces mots-là et entre eux parlent de "leur savoir faire", au point que si l'on ne voyait pas leur costume, on pourrait croire sincèrement qu'ils ont mis la main à la pâte.

Les patrons ont donc fait un coup de maître. Sous prétexte qu'ils achètent la main d'œuvre en échange d'un salaire et les matières premières en échange de capitaux, ils revendiquent la possession du produit fini. Au passage, ils ont volé quelque chose : ils n'ont pas payé intégralement le travail de l'ouvrier. Ils ne lui en payent qu'une partie, celle qui sert tout juste à entretenir la force de l'ouvrier, à lui permettre de la renouveler.

Ainsi il faut aujourd'hui dix minutes de travail à l'ouvrier pour produire de quoi se payer un kilo de pain, et grosso modo trois heures de travail pour produire tout ce qu'il peut consommer avec sa paye.

Il reste donc cinq heures ? Oui, il reste cinq heures une fois qu'on a produit, en moyenne, de quoi subvenir à nos besoins, de quoi payer notre salaire. Mais le patron n'est pas fou et il ne libère pas à dix heures l'ouvrier qui a embauché à sept heures. Ces cinq heures, c'est ce que Marx a découvert il y a un siècle et demi, et qu'il a appelé la plus-value. C'est là le secret de l'exploitation et c'est aussi la raison essentielle, même si l'ouvrier ne la voit pas clairement, de son désintérêt pour son travail.

Ce n'est donc pas étonnant que bien peu s'acceptent comme ouvriers. Pour les uns, être là pendant huit heures par jour est une corvée à laquelle il vaut mieux ne pas penser, et ils ne pensent qu'à une chose : à l'heure de la sortie. Pour d'autres encore, c'est décidé, ils vont "s'en sortir", monter leur petit commerce ou même devenir petit patron. Ceux-là, pour conquérir ce qu'ils imaginent être la liberté vont s'exploiter plus encore. Pour accumuler un petit pécule de départ, ils feront le maximum d'heures de travail. Et une fois à leur compte, pour tenir leur affaire, ils doivent travailler bien plus longtemps encore qu'un salarié.

Quand ils "réussissent", comme ils disent, ils se vantent de ne pas travailler pour un patron, mais si on gratte un tout petit peu, on s'aperçoit que de toute façon, ils travaillent pour d'autres dirigeants de ce monde capitaliste : les banquiers, à qui ils doivent rembourser prêts ou avances. Que leur affaire tourne ou qu'elle reste en déconfiture, le seul gagnant, c'est le banquier.

Reste une autre possibilité, tenter de "réussir" dans l'entreprise. Mais cette réussite-là aussi est problématique, non seulement parce qu'il y a peu de places pour grimper, mais parce que dans ce monde seule est prônée la réussite individuelle. On a beau travailler en équipe, et les objets que nous fabriquons ont beau être l'objet de toute une chaîne de travailleurs à travers de nombreuses entreprises et même de nombreux pays, on est toujours payé en retour individu par individu.

Le résultat est que cela va favoriser ceux dont le tempérament est le plus agressif, le plus individualiste, qui sont prêts à moucharder les copains et qui cherchent à faire plaisir à la hiérarchie.

Mais c'est un problème aussi pour les autres. Même le travailleur le moins individualiste va avoir du mal à se comporter dans ce système. S'il a une promotion, ou une augmentation, elle risque de le mettre en porte-à-faux. S'il n'en a pas, il peut estimer à juste titre qu'il y a droit lui aussi, mais s'il la revendique, comment faire pour que ça n'apparaisse pas comme une revendication au détriment des copains ?

En fait, ce problème de comportement se pose tout le temps, heure par heure dans le monde du travail. Quand le chef apporte une production supplémentaire, quand il demande de

faire une heure de plus, quand il a un ton méprisant vis-à-vis d'un camarade, etc. Accepter sans rien dire, c'est accepter de laisser s'instaurer un degré d'exploitation un peu plus grand. Refuser sans nuances, c'est risquer d'apparaître comme un tir au flanc car le travail va à tous les coups retomber sur d'autres.

Comment rester propres dans tout ça ? Comment se faire respecter sans que cela ne retombe sur les copains ? Le travailleur qui a ce double souci et qui apprend à le résoudre entre en conflit avec le système. Mais tenir ce cap, c'est aussi devenir un homme dans l'atelier ou le chantier.

Celui qui sait ainsi se comporter va gagner le respect des autres, car il va représenter une boussole là où il n'y en a pas. C'est que dans la boîte, il y a deux camps, celui du patron et celui des travailleurs, mais dans la pratique rien ni personne ne nous aide à nous y retrouver.

Quand on s'y retrouve, on commence à créer un début de solidarité. Or la solidarité, c'est ce qui donne un peu chaud au cœur quand plus rien ne va. Sans un minimum de liens entre nous au travail, celui-ci devient insupportable et le patron joue facilement des uns contre les autres.

Quand on a compris les règles de leur système, on peut se retrouver dans la pire des ambiances en débarquant dans une entreprise, on découvre toujours un moyen de commencer à changer les choses et de commencer à instaurer nos règles.

Dans le vocabulaire populaire, on dit souvent qu'untel "s'en est sorti" quand on parle de quelqu'un qui n'est pas ouvrier. C'est qu'on considère qu'être ouvrier c'est une calamité, et qu'une fois tombé dans cette condition, on y est pour la vie, on va traîner cela comme un sort accablant.

Nous ne pensons pas, en tant que socialistes, que quiconque puisse "s'en sortir" dans ce monde. Ne pas être ouvrier ? Peut-être. Mais alors on est forcément l'un de ces petits-bourgeois qui vivent peut-être à un niveau de pouvoir d'achat un peu plus élevé que la moyenne mais qui ne se rend même pas compte que c'est grâce au travail et à la sueur d'ouvriers à qui il tourne le dos.

De toute façon, on ne peut pas être un être humain tout à fait à l'aise dans ce monde. Car il suffit d'ouvrir le journal de vingt heures pour voir et revoir que le monde entier est malade, que des millions d'êtres humains souffrent et pour une bonne part bien plus encore que l'ouvrier français. Si l'on s'en moque on devient un cynique ou un salaud. Si on l'ignore, on est quand même complice du système.

Alors, il y a une façon de résister aux pressions individualistes et égoïstes qui tendent à pourrir tous les rapports humains pour n'en faire que des rapports d'argent : c'est de choisir de lutter contre ce système. Et la première manière de lutter, c'est de ne pas passer sa vie à subir sans rien comprendre. C'est de faire ce qu'ont fait des générations d'ouvriers avant nous. Se réunir, réfléchir, discuter, s'organiser. Etudier même notre condition et notre histoire d'ouvrier. Et si l'on fait ce choix, être ouvrier devient alors un motif de fierté, car on est là au cœur du système d'exploitation et c'est là qu'on est le mieux placé pour l'abattre un jour.

Alors, on commence à voir les choses autrement. Et on se rend compte qu'on a les mains plus propres quand on travaille dans le cambouis que le patron qui reste dans son

bureau impeccable. Le jour où suffisamment de travailleurs feront ainsi marcher leur tête, et pas seulement leurs bras comme le voudraient les patrons, leur monde se mettra à trembler.

QUELLE FUITE DANS L'ALCOOL ?

La vie s'avère donc suffisamment frustrante pour qu'un grand nombre éprouve le besoin de se réfugier ou de s'en échapper par un moyen ou par un autre. Le moyen le plus populaire chez les travailleurs en France, c'est l'alcool.

Sur le plan médical, l'alcool est une drogue, c'est un dépresseur du système nerveux central, exactement comme les barbituriques, les neuroleptiques ou l'héroïne. Son effet est une déformation de la perception et une modification des fonctions mentales.

Pourtant, l'alcool, c'est aussi le pot sympa entre gars d'une équipe ou entre amis, c'est l'arrosage d'un bon repas. Nous vivons dans un pays où la tradition a fait entrer l'alcool dans les mœurs, où il fait partie des fêtes et semble indispensable à toute vie sociale. Et c'est pour cela que l'alcool n'est pas une drogue comme les autres et que l'alcoolisme n'est pas non plus une maladie comme les autres. C'est une maladie sociale avant tout. Et comme les autres maladies sociales que nous avons évoquées, elle culpabilise celui qui en est victime.

Pourtant, le problème a une ampleur considérable. On compte un million d'alcoolodépendants, 3 millions de buveurs à haut risque. L'alcool est responsable annuellement de près de 45 000 morts en France. Le traitement médical des alcooliques coûte à la société 70 milliards de francs, soit presque le quart du budget de l'Éducation nationale.

Du fait de ce coût social monstrueux, on voit tout de même régulièrement des gens s'indigner et proposer de s'attaquer au problème. Aux États-Unis, l'État a été jusqu'à édicter une loi interdisant formellement la production et la vente d'alcool de 1919 à 1933. Le marché capitaliste de l'alcool a donc été fermé, mais c'est un autre marché qui s'est ouvert, un marché noir et c'est la mafia qui s'est chargée d'en tirer profit. La prohibition a été un échec, parce que le besoin d'alcool n'a pas changé.

En France, récemment, l'Assemblée nationale a discuté de l'interdiction des publicités pour les cigarettes et pour l'alcool. Un député de la Loire-Atlantique, partisan du maintien de ces publicités, a affiché clairement la couleur : "Je ne vous cache pas être le représentant d'une région qui est l'ambassadrice de la France grâce au Cognac qui a rapporté 15,2 milliards de devises étrangères en 1988-1989, contre 14,3 pour l'Airbus". Ce député a le mérite de la clarté. Nous sommes dans un monde capitaliste et si des capitalistes ont su tirer des profits d'un produit, ce produit a beau être nocif et même coûter bien plus cher à l'ensemble de la société qu'il ne rapporte au capitaliste en question, la logique de celui-ci est que cette production doit continuer.

La production d'alcool continue donc sans problème et l'État s'en accommode fort bien, soutirant au passage quelques taxes supplémentaires. Dans le monde du travail, l'alcool est un nœud coulant que les patrons ont su utiliser depuis toujours contre les travailleurs. Le plus souvent les patrons ferment les yeux sur les bars clandestins. Mais quand ça les arrange, ils peuvent s'en servir pour faire pression et parvenir à leurs fins. Quant aux travailleurs

malades de l'alcool, ils s'en accommodent fort bien tant qu'ils peuvent les user toujours un peu plus au travail. C'est en général bien trop tard qu'ils font mine de s'intéresser à leur état de santé et c'est plutôt pour mieux préparer leur mise à la porte qu'ils le font alors.

Les médecins du travail ont observé que plus les conditions de travail sont difficiles, plus l'alcoolisme est présent. "Un certain nombre de professions prédisposent à l'alcoolisme" écrit le docteur Robaux (Association lorraine des médecines du travail), "moins la profession est qualifiée ou qualifiante, plus il y a de risque d'alcoolisme aussi". Et il précise : "C'est le cas notamment chez ceux dont le métier est d'être exposé aux intempéries (cantonnier, à la SNCF poseur de voies, forestier, marinier, etc.)".

Alors dans le meilleur des cas, un travailleur par ci par là va accepter de faire une cure ? Seulement, il faudrait qu'au retour il se retrouve dans un milieu différent où il ne soit pas incité à boire à nouveau. Mais personne ne lui donne cette chance qui nécessiterait la possibilité d'un emploi accessible.

En attendant si tout le monde n'est pas alcoolique, c'est toute la société qui en pâtit. Il y a le coût social, on l'a dit, 70 milliards pour les soins, et on ne sait combien de milliards en gâchés de toutes sortes dus à l'alcool. Il y a aussi le coût humain : combien de vies détruites qui dans un autre cadre auraient choisi de s'épanouir ?

Et il y a, plus simplement encore, le fait que personne ne peut être tout à fait à l'aise face à un problème quand on sait que le problème ne se règle pas. Car il ne suffit pas d'avoir soi-même réussi à éviter le problème. Aucun être humain conscient ne peut se satisfaire de voir l'état de dégradation d'un autre, même s'il est d'usage d'en rire.

Le mouvement ouvrier à ses débuts avait inscrit en première ligne de son programme la lutte contre l'alcoolisme. Les militants qui se battaient pour construire les premiers syndicats ou les premiers partis dénonçaient l'alcoolisme comme "anesthésiant de la fatigue, de la faiblesse, de la colère et de la faim".

En 1902, le Parti social-démocrate allemand décide cette résolution : "Étant donné le mal immense que l'alcool fait à la classe ouvrière, au point de devenir un obstacle considérable à la réalisation de notre but, le congrès estime que dans l'intérêt des progrès de notre mouvement, il est absolument nécessaire de combattre l'alcool dans la classe ouvrière. Il engage par conséquent tous les militants et surtout tous les journaux du parti à rendre encore plus que par le passé les ouvriers attentifs aux dangers de l'alcoolisme". En 1903, le Parti ouvrier belge se prononce contre la vente de spiritueux dans les coopératives ouvrières et les maisons du peuple. Des livres et des brochures sont diffusés et l'on incite les militants à ne pas négliger cette tâche : "Les coopératives, les syndicats, les jeunes gardes, tous les groupes du Parti ouvrier devraient mettre la question de l'alcool à l'ordre du jour, entamer contre l'alcool une énergique propagande, combattre sans trêve ni merci un ennemi d'autant plus redoutable qu'il est dans nos rangs".

Aujourd'hui, l'alcoolisme n'a pas régressé, mais les organisations ouvrières ont complètement renoncé à la lutte contre l'alcoolisme, même dans leurs propres rangs. Il est vrai qu'elles ont complètement abandonné l'idée qu'il faut changer le monde et que c'est aux travailleurs d'en construire un autre.

Mais les idées qui étaient celles des révolutionnaires ouvriers populaires du passé, sur ce point comme sur d'autres, conservent toute leur valeur et sont pour nous les meilleures boussoles.

février – juin 1993